Mon histoire a le parfum de l'été, et du soleil qui caresse la peau. Elle a l'odeur de l'herbe coupée, du linge qui sèche au fond du jardin, et la couleur des coquelicots. Mais je ne sais plus vraiment comment elle débute. Peut-être est-ce le matin où l'autocar nous a déposées, maman et moi, au chemin de la Valette ; quand elle m'a pris la main pour m'emmener chez pépé Léon…

C'était pendant la guerre. Mon père était parti aux premières neiges dans son beau costume vert. Un de ceux qu'on met les jours de défilé pour épater les majorettes. Nous l'avions attendu plusieurs printemps, et puis, comme les hirondelles ne le ramenaient pas, maman avait dû aller travailler loin d'ici. Bien au-delà des montagnes et de la mer, là où même les enfants parlaient une langue que je ne comprenais pas.

« Tu seras bien, chez pépé Léon », m'avait-elle dit en me prenant la main. Puis nous avions marché jusqu'au bout du chemin. Au loin, sa cabane flottait au milieu des champs comme un phare sur l'océan. Je me souviens des papillons qui clignotaient au soleil et du bourdonnement des abeilles.

Il en avait de la chance, pépé Léon, de vivre ici…

On m'avait souvent parlé de ce monsieur un peu dingue qui habitait loin de tout et de tout le monde ; qui avait planté sa boîte aux lettres à mille pas de sa maison pour ne pas croiser le facteur, et qui bavardait avec les oiseaux à longueur de journée.

Certains ont peur des monstres cachés sous leur lit, des sorciers et des vampires qui hantent les nuits obscures des livres pour enfants. Moi, j'avais peur de mon pépé Léon.

« Bonjour, papa. Qu'est-ce que tu fais ? lui avait demandé ma mère en arrivant devant chez lui.

– Ça ne se voit pas ?! Je fabrique une machine à renoyauter les olives et je mange un bout de pain », lui avait-il répondu.

À ce moment-là, j'ai décidé que je l'aimais bien, pépé Léon.

C'est peut-être ici que commence mon histoire.

Léon parlait peu. « Un silence vaut mille mots, disait-il, et ça ne fait pas peur aux oiseaux ! » Pour seule compagnie, il avait une poule, qui pondait six œufs par semaine, une chèvre, qui produisait dix litres de lait par mois, et une vigne pour faire le vin qu'il ne buvait qu'à Noël. Dans son jardin, il avait dix-huit carottes, cinq tomates, huit pommes de terre, sept oignons et trois poireaux ; de quoi faire huit soupes par mois. Mais comme pépé Léon était déjà très fort et que, sous sa carapace, il y avait un cœur grand comme le ciel, il me donnait toujours plus de soupe et me laissait l'œuf.

Je lui disais que s'il continuait, il allait devenir tout petit, mais il s'en moquait. Il me répondait que de toute façon, en vieillissant, on rétrécit comme une chaussette bouillie dans une lessiveuse.

Pépé Léon faisait partie de ces gens qui aimeraient que rien ne change, jamais. Qui ne veulent pas refaire le monde, juste vivre au milieu et l'écouter respirer.